

CINÉMA

Ali Suliman, tiraillé
entre Naplouse
et Tel-Aviv.

PHOTO WILD BUNCH



«L'Attentat» : Israël au scalpel

BOMBE Thriller psychologique sur un médecin arabe de Tel-Aviv dont l'épouse commet une attaque kamikaze.

L'ATTENTAT de **ZIAD DOUEIRI**

avec Ali Suliman, Reymonde
Amsellem... 1h45.

Lumière du matin dans un appartement, un couple se dit au revoir, ils ont l'air de s'aimer. La femme part deux jours dans sa famille. Plus tard, on voit le mari à l'hôpital où il est chirurgien. Il soigne, opère, déjeune avec ses collègues. Entre-temps, on a compris le contexte. On est à Tel Aviv, en Israël. Amine Jaafari est un Arabe israélien, mé

decin respecté qui vient de recevoir une importante distinction.

La suite, c'est un attentat-suicide dans la ville, Amine qui opère les blessés, rentre chez lui, est appelé pour identifier le corps de sa femme morte dans l'attentat et apprend que c'est elle la terroriste. Il commence par ne pas y croire, puis réalise que si, c'est bien elle qui s'est fait exploser. On ne déflore pas le film en racontant cette pre

mière partie, parce que le film est ailleurs.

«**Planète**». Si c'était dans un autre contexte, on dirait que c'est une histoire d'amour, ou une histoire de couple. Qu'est-ce qu'un couple ? Jusqu'où connaît-on l'autre ? Jusqu'où peut-il cacher des choses fondamentales ? Et pourquoi ? Dans ce contexte, le thriller psychologique est aussi une réflexion non pas sur le conflit israélo-palestinien, mais sur ce que ça signifie

d'être un Arabe de la classe moyenne supérieure bien intégrée dans la société israélienne.

Pendant que ses collègues juifs s'étripent - sa femme est une terroriste, faut-il le renvoyer de l'hôpital? -, Amine quitte Tel Aviv pour aller dans sa famille à Naplouse. Le film nous montre le contraste entre les tours, le front de mer et les lumières de Tel-Aviv d'un côté, la poussière, les embouteillages et les ruelles de Naplouse de l'autre : à moins de 50 kilomètres, même la lumière est différente.

Dans la famille d'Amine, les vieux sont ambivalents et résignés, ils veulent surtout qu'on leur fiche la paix, pas d'ennuis ni avec les uns, ni avec les autres. Du côté des jeunes, il y a le neveu, Adel, fuyant, bizarre. Et la nièce, Faten, la seule qui semble ne pas vouloir qu'Amine aille au diable, tout de suite. Elle a une curiosité tendre pour son oncle, mais son rêve est ailleurs : elle partira loin de tout ce bazar dès qu'elle le pourra. Le rôle de Faten est très finement interprété par la gracieuse et intelligente Ruba Salameh, 26 ans lors du tournage. Dans la vraie vie, elle n'est pas actrice, mais peintre. Originnaire de Nazareth, elle vit à Jérusalem.

Amine zone autour de Naplouse, il se fait tabasser dans une mosquée radicale, rencontre un moine palestinien chrétien qui lui dit : « Tu

es un Arabe qui croit s'en tirer parce qu'il a un passeport israélien, qui reçoit un prix de gens qui veulent avoir l'air tolérants. Sur quelle planète tu vis ? Nos enfants ne vont plus à l'école alors que tu es au chaud à Tel-Aviv. » Le récit de la quête d'Amine est coupé de flash backs sur ce qui aurait dû l'alerter dans sa vie avec Siham. Le dispositif narratif est un peu attendu, mais il fonctionne.

Check-points. Les films de fiction qui se passent aujourd'hui dans cette région du monde sont guettés

par deux dangers : le biais idéologique et la sentimentalité politiquement correcte (*les Citronniers*, d'Eran Riklis, par exemple). Le film de Ziad Doueiri évite les deux écueils. Même s'il n'a pas l'humour grinçant de l'Arabe israélien Sayed Kashua dans ses romans (*Les Arabes dansent aussi, la Deuxième Personne*) ou sa série télé *Avoda Aravit* (« Travail d'arabe »), il réussit à montrer de manière assez subtile à quel point être un Arabe intégré à la société israélienne est, pour le moment, un statut intenable.

LE FILM INTERDIT DANS 22 PAYS ARABES

Le film a été interdit au Liban. Fin avril, alors que Ziad Doueiri avait tenté d'organiser une projection privée à Beyrouth, la branche libanaise du clairement nommé « Bureau de boycottage d'Israël » de la Ligue arabe a fait pression sur le gouvernement pour l'interdire. La décision a été assortie d'une menace d'emprisonnement pour les spectateurs. Dans la foulée, début mai, la Ligue arabe a interdit le film dans 22 pays. Interdiction d'autant plus absurde, remarque le réalisateur, que *l'Attentat* a déjà été projeté à Dubaï et au Maroc : il a reçu le grand prix du festival de Marrakech en décembre. Le film a aussi été montré dans un certain nombre de festivals, notamment en Turquie, à Toronto et à San Sebastián, où il a eu le prix spécial du jury. Doueiri explique : « Pour beaucoup d'Arabes, il ne faut pas donner le point de vue des Israéliens, il ne faut pas mettre l'occupant et l'occupé au même niveau. Au Liban, c'est surtout la gauche libérale (à laquelle j'appartiens pourtant) qui attaque. Ils se veulent les champions de la cause palestinienne, mais ils agissent avec une hypocrisie totale. » Le réalisateur ajoute : « Je me bats pour que le film passe au Liban, mon pays. Mais ils sont si empêtrés dans leurs problèmes, en particulier avec la Syrie, que c'est vraiment le dernier de leurs soucis. Je vais essayer de le faire projeter à l'ambassade de France à Beyrouth. » N.L.

Ziad Doueiri a coécrit le scénario avec Joelle Touma (à partir du roman *l'Attentat*, de l'Algérien Yasmina Khadra). Il connaît bien la région, il est libanais (avec aussi un passeport américain). Malgré les difficultés, il a tourné en Israël et en Cisjordanie (Naplouse) pour ne pas s'« affranchir de l'authenticité des lieux ». Il raconte comment, pendant les onze mois de repérage et de tournage, il est passé toutes les semaines de Tel-Aviv à Naplouse, avec, à chaque fois, des problèmes aux check points. A Tel-Aviv, son équipe était composée d'Israéliens et de Palestiniens. A Naplouse, elle était européenne et palestinienne. « *Seuls trois Juifs israéliens ont pris le risque de traverser la frontière avec nous, et ils ont passé un moment merveilleux.* »

Si le film fonctionne, c'est aussi grâce aux acteurs. Ali Suliman, lui-même arabe israélien, joue un Amine très convaincant. Le rôle de sa femme, Siham, est interprété par Reymonde Amsellem, israélienne juive, d'origine marocaine. En ce moment à Paris, Doueiri raconte avoir essayé de trouver une actrice arabe. Il a contacté quinze actrices palestiniennes (vivant en Palestine, en Israël ou ailleurs). « *Toutes ont catégoriquement refusé, à cause des scènes de nudité.* » La bonne nouvelle, c'est que ce n'était pas pour des raisons politiques : toutes étaient très intéressées par le sujet.

NATALIE LEVISALLES